Un petit pas de côté

en compagnie de Jean-Christophe Maillot

Pour la première fois, le directeur-chorégraphe des Ballets de Monte-Carlo fait le pari de remonter un ballet créé à l'extérieur, *in situ*, avec ses propres danseurs. Cet hiver, *La Mégère apprivoisée* se joue à domicile.

© Alice Blangero

La Mégère apprivoisée, avec les danseurs du Bolchoï

Répétition de *La Mégère apprivoisée* - Chorégraphie de Jean-Christophe Maillot

> La Mégère apprivoisée *fait passer l'idée que chacun peut trouver sa moitié, peu importe son caractère. Qui peut dire en amour quels sont les amants les mieux assortis ? Ces choses-là sont mystérieuses et il ne nous appartient pas de les juger.*
>
> Jean-Christophe Maillot

Qu'est-ce qui change avec cette nouvelle version de La Mégère apprivoisée ***? Les danseurs essentiellement... Ce qui est déjà énorme !***

En effet oui. Les danseurs m'offrent un "outil" complètement différent. C'est la première fois que je me retrouve dans cette situation. En général, c'est l'inverse : tout ce que je crée, qui a été généré avec mes danseurs ici, je cherche à le retrouver par la suite quand je monte à nouveau le spectacle avec une autre compagnie. Cette fois, j'ai été amené à reprendre une pièce qui a déjà une histoire, un "générique" constitué d'individus avec lesquels je n'ai pas l'habitude de travailler : je dois rechercher chez mes propres danseurs quelque chose qui vient de l'extérieur et ça c'est très nouveau, d'autant plus que j'ai toujours affirmé que ce ne serait sûrement pas possible pour moi de remonter ce ballet ici. Comme depuis vingt ans je n'ai jamais vécu une expérience de création en dehors de la compagnie, j'ai légitimement repensé cela comme je le fais d'ordinaire avec mes danseurs (puisque j'ai l'habitude de dire que, quand je crée un ballet, quelles que soient les distributions qui suivront, elles n'auront jamais le même parfum que la première). Je me trouvais à New York cet été avec le Bolchoï et *La Mégère*, lorsque j'ai eu envie de reprendre cette pièce à Monaco, et ceci pour deux raisons. La première, c'est que je considère vraiment mon travail comme une histoire liée à la principauté, autrement dit comme un patrimoine chorégraphique qui appartient à cette compagnie - il me serait de fait assez inconcevable d'imaginer qu'une création que j'ai réalisée à l'extérieur et qui rencontre un certain succès ne vienne pas à un moment ou un autre en retour à Monaco. La seconde raison, c'était de constater que, il y a maintenant deux ou trois ans, lorsque des danseurs "historiques" comme Bernice Coppieters ou Gaëtan Morlotti ont arrêté leur carrière professionnelle au sein de la compagnie, j'ai légitimement ressenti un manque tellement important et j'ai tant souffert de leur départ que cela m'empêchait de "regarder" la compagnie. Aujourd'hui, je pense que c'est "digéré" et je dispose d'un outil assez exceptionnel. Si je ne peux pas dire que la compagnie est meilleure maintenant qu'elle ne l'était avant, je crois honnête d'admettre que mon état m'empêchait, ou ne me donnait pas la possibilité de la voir telle qu'elle est, parce que la douleur de perdre ces interprètes était plus forte que le plaisir que j'avais à regarder les autres. Il faut avouer que j'ai nourri certaines frustrations avec les danseurs du Bolchoï, même si ils sont exceptionnels : trois ans ont été nécessaires pour aboutir au point où nous en sommes, tandis qu'avec les danseurs de la compagnie des Ballets de Monte-Carlo il existe, dans la compréhension de ce que je cherche à faire, une immédiateté qui n'a pas de prix. Désormais, j'attends de voir jusqu'où les danseurs des Ballets de Monte-Carlo peuvent m'emmener parce que je sais qu'il reste encore des moments qui ne sont pas à la hauteur de ce que je voudrais dans mon travail d'écriture et je pense qu'avec eux, dans le temps dont nous disposons, et grâce à leur connaissance de ce territoire qu'est mon travail chorégraphique, il y a vraiment quelque chose à trouver. C'est une expérience aussi excitante que délicate : mes danseurs n'ont jamais été comparés avec qui que ce soit d'autre et là ils doivent "connecter" leur travail à ceux qui l'ont créé originellement. Même si il n'y a pas toujours besoin de "coller" à ce qui a existé, ceux qui incarnent une création restent malgré tout le point de référence et sont indissociables de l'image que l'on en garde. C'est également une histoire d'équilibre : sachant que le Bolchoï compte deux cent cinquante danseurs, l'étendue du choix n'est donc pas la même face à quarante-cinq danseurs comme c'est le cas avec la compagnie des Ballets de Monte-Carlo. Nous en sommes actuellement au stade des auditions / répétitions et c'est très intéressant de voir comment cela se construit jusqu'à aboutir sans aucun doute à une production différente. Par exemple, nous affinons les costumes (signés Augustin Maillot, le fils de Jean-Christophe, N.D.L.R.).

(...) Je vais enfin accomplir avec *La Mégère* ce que je me suis toujours employé à mettre au jour avec mes ballets c'est-à-dire constater ce qui manque. Je pense qu'une fois que j'aurai présenté cette version ici en décembre avant sa reprise en janvier au Bolchoï, je retournerai là-bas monter cette nouvelle *Mégère*, à mon avis plus juste car encore plus aboutie.

Répétition de *La Mégère apprivoisée* - Chorégraphie de Jean-Christophe Maillot

Donc le "squelette" est toujours le même ?

Oui, en matière de spectacle chorégraphique, l'interprète, c'est le fondement même d'un ballet. Nous avons tous en tête un film que nous avons aimé et on imagine à quel point le revoir avec le même scénario mais avec des acteurs différents, peut nous emmener ailleurs ! Changer une distribution, ce n'est pas rien. Ici, il s'agit carrément de se réapproprier la pièce avec les particularités artistiques et théâtrales des danseurs des Ballets de Monte-Carlo, face aux spécificités techniques de ceux du Bolchoï

où nous avons d'ailleurs engagé un travail avec le nouveau directeur, Makhar Vaziev, autour de projets communs : je suis sollicité, par exemple, pour une création à Moscou en 2019, mais en relation cette fois avec la compagnie des Ballets de Monte-Carlo, le projet étant que les danseurs du Bolchoï viennent s'entraîner ici tandis que certains de nos danseurs travailleront là-bas en vue de consolider le pont existant entre les deux institutions. Bien sûr, il existait déjà une relation très particulière et assez unique puisque Monaco a historiquement noué, pour le meilleur évidemment, des liens artistiques avec la Russie (Les Ballets russes de Serge de Diaghilev, N.D.L.R.).

Le propos reste-t-il le même ? Lors de la création, vous nous parliez d'une comédie ?

Oui, et je souhaite que cela le reste car c'est le propre de la pièce de Shakespeare. C'est incontestablement une comédie acide satirique… (d'autant plus inacceptable aujourd'hui dans le contexte actuel de l'affaire Weinstein) qui consiste en une espèce d'apologie du machisme : comment peut-on imaginer dresser une femme ? Mais est-ce qu'en l'écrivant l'auteur dénonce ou cautionne cela ? C'est toujours la question. Je pense que, de toute façon, avec Jean Rouaud, nous l'avons placée à un autre niveau : nous étions d'accord pour dire qu'au-delà de l'histoire d'un homme qui dresse une femme - ce qui est totalement inconcevable -, il s'agit davantage de la rencontre de deux êtres exceptionnels, inaptes à se plier à l'idée de rentrer dans une forme de normalité. Ce sont deux monstres, avec leurs excès et leur intégrité, et ils ne peuvent rencontrer qu'un autre monstre pour pouvoir vivre quelque chose. Mais finalement, encore une fois comme souvent chez Shakespeare, dans le *Songe d'une nuit d'été* par exemple, il y a quand même toujours cette dimension d'une analyse des rapports amoureux sous toutes leurs formes, plus viscérales, plus sociales, plus nobles aussi - comme on peut le voir avec les Artisans dans *Le Songe*… Ici ce qui est intéressant, selon moi, c'est que l'on se rend compte que, plutôt que de dénoncer en permanence les comportements des uns et des autres, il faut s'accorder sur l'idée qu'évidemment il y a chez tout individu une forme de déviance et qu'après tout, rien n'est impossible à partir du moment où l'on rencontre un alter ego qui est en harmonie ou en accord avec cette attitude. Ce qui est insupportable c'est quand un individu, quel qu'il soit, impose à l'autre un point de vue ou un comportement qu'il n'accepte pas. *La Mégère apprivoisée* révèle cela : le vieux Gremio, personnage assez détestable, pervers et salace etc. parvient à rencontrer une compagne qui trouve un certain charme à son attitude, ce qui peut paraître surprenant. De son côté, Petruchio, qui est un rustre sale, direct, charnel arrive à apprécier chez Katarina une personnalité qui lui correspond. Ce qui semble être l'union la plus noble, celle que tout le monde pourrait souhaiter, c'est celle de Lucentio, sorte de gendre idéal "propre sur lui", poli, prévenant, avenant, charmant, avec la belle Bianca qui possède tous les charmes attendus. Le couple idéal en somme ! Pourtant, le *tea for two* final de la pièce montre que si tout cela fonctionne en façade, c'est peut-être le couple le plus improbable qui risque d'être le plus heureux. L'important dans cette pièce, c'est de comprendre qu'il y a quelqu'un, partout, pour chacun, et qu'il n'y a aucun jugement à porter sur le comportement consentant d'un couple quel qu'il soit (…). Chez Shakespeare, il y a toujours ce regard qui dénonce mais révèle tout autant à la fois. Ainsi, cela m'amuse de voir comment les danseurs s'accordent…

Ils doivent former des couples crédibles...

Oui, c'est toute la complexité de cette distribution. Parmi les quarante-cinq danseurs de la compagnie tous les personnages sont à peu près là, mais c'est la chimie entre eux qui est plus compliquée à repérer pour créer un équilibre qui permette au spectateur de découvrir sur scène des personnalités extrêmement différentes qui nous racontent autre chose. Cela dépasse les compétences des danseurs, et ce n'est pas forcément facile à comprendre puisqu'il peut par exemple s'agir tout bêtement d'une histoire de taille… Ce qui m'a toujours intéressé dans un spectacle narratif, comme c'est le cas ici, c'est vraiment de créer cette dimension cohérente pour le spectateur afin que ce que nous cherchons à dire soit limpide en termes de lecture, ce qui implique une diversité de personnages compliquée à structurer. J'ai bien l'intention de laisser les danseurs s'accaparer ce ballet, le but étant d'offrir à la compagnie la possibilité de se nourrir de cette création autour de deux ou trois distributions.

Ce qui est compliqué sans doute, c'est de ne pas tomber dans la caricature non plus ?

Oui, mais nous évitons la caricature à partir du moment où nous nous tenons à bonne distance des clichés et c'est là où Augustin a réalisé un travail formidable. Ce n'est pas via leurs attitudes physiques qu'on va caractériser les personnages, mais plutôt à travers leurs comportements chorégraphiques qu'on va traduire ce qu'ils sont. Dans la seule autre version existante de cette *Mégère*, un ballet de John Cranko (1969), on ne sort pas d'une forme comique assez lourde, que je trouve pour ma part un peu grossière. Il m'intéressait davantage de m'échapper de cela pour aller vers une création plus poétique, davantage en lien avec ce que la danse peut exprimer, tel un désir amoureux, une attirance sexuelle (…). Nous ne sommes pas au cinéma mais bien au théâtre. De toute façon, on ne pourra pas faire mieux que le texte de Shakespeare en soi, donc la danse doit intervenir surtout pour révéler tous ces non-dits si spécifiques à la relation amoureuse où le corps - par ses réactions et la manifestation de sa présence physique - possède tellement de force pour refléter la pensée : ce que nous ressentons émotionnellement et intellectuellement et que nous n'avons pas toujours besoin de formuler, cet espace assez subtil qui permet de se tromper mais aussi de comprendre. À ce titre, la musique de Chostakovitch est extraordinaire car elle oscille entre une profondeur, un drame incomparable - il y a une forme de tragédie dans certaines œuvres - et des moments totalement légers, cavaliers, amusants - le spectre de création de ce compositeur est absolument sidérant et j'en connais peu, pour ma part, qui sont allés aussi loin dans la profondeur et la légèreté, ce qui est exactement ce que je voulais exprimer dans cette pièce (même si j'ai cherché à lui donner un petit plus de tension dramatique qu'elle n'en comporte à l'origine), tout en conservant bien entendu cette dimension de la comédie.

Ce qui apporte nécessairement davantage de relief ?

En effet, j'ai le sentiment qu'en vieillissant on a beaucoup moins de difficulté et de complexes à devenir léger tandis que, plus jeune, on a besoin de faire des choses tragiques, dures, de montrer la cruauté du monde parce qu'on n'y est pas forcément confronté, et cela nous ramène à la fameuse question de "comment raconter les histoires aux enfants", tout autant capables de cruauté que d'un rapport franc et direct à la réalité.

Et une formidable aisance à passer de l'un à l'autre.

Je dois reconnaître que cette légèreté et la petite dose d'humour que j'essaie d'injecter dans mes spectacles sont une constante dans mon travail… Chacun a son histoire.

D'où la nécessité de faire un petit pas de côté de temps en temps vis-à-vis de soi-même ?

Oui et ce n'est pas facile.
Un petit pas de côté… un presque rien ! *(sourires)*

Les Ballets de Monte-Carlo
***La Mégère apprivoisée* - Chorégraphie de Jean-Christophe Maillot - Les 28, 29, 30, 31 décembre 2017 à 20h00; les 2, 3, 4 Janvier 2018 à 20h00 - Le 5 janvier 2018 à 16h00 - Salle des Princes Grimaldi Forum Monaco, 10 avenue Princesse Grace 98000 Monaco**
Réservations au : (+377) 99 99 30 00

Répétition de *La Mégère apprivoisée* - Chorégraphie de Jean-Christophe Maillot

A little step to the side
with Jean-Christophe Maillot

The Choreographer-Director of the Ballets de Monte-Carlo is for the first time recreating a ballet with his own dancers that he had first produced elsewhere. It's a home game for *The Taming of the Shrew* this winter.

> The Taming of the Shrew *conveys the idea that everyone can find their other half, no matter their character. Who can say, in matters of love, what makes for the best couple? These things are mysterious and they are not for us to judge.*
>
> Jean-Christophe Maillot

What's new in this version of *The Taming of the Shrew*?
I usually bring something that I've created in Monaco to other places for other dancers. But my dancers and I are now reinterpreting a work with its own history and an unfamiliar cast. Every cast of course gives a distinct 'flavor' to any production, but for me The Taming of the Shrew is very much a first.
When I was in New York with the Bolshoi this summer for The Taming of the Screw, *I wanted to bring it here. There's a very close connection between my work and the Principality. It simply wouldn't feel right for a piece of mine that was well received to not come to Monaco. When Bernice Coppieters and Gaëtan Morlotti ended their careers I missed them so much that it initially kept me from taking a fresh look at the company. I've now moved on, and I know the best is still to come.*
Those who had previously performed in the ballet are very much part of it. This makes it both stimulating and challenging. My dancers have to establish a connection without feeling the pressure of comparison. Auditions and rehearsals allow us to see how we can change, refresh, and reinterpret the ballet, including the costumes (by Jean-Christophe's son, Augustin Maillot - Ed.). It's a matter of finding the right balance.

Are you maintaining the work's overall structure?
Changing the cast has a tremendous impact, as performers are the very foundation of any production. We are re-appropriating the work without completely transforming it.

Is it still a comedy?
Yes, because that is very much part of Shakespeare's play. It is a satirical comedy that is all the more biting today (given the Weinstein affair) as it can appear to vindicate chauvinism. Should a woman be tamed? It's an open question as to whether the author denounced or endorsed the notion. Jean Rouaud and I agree that it is the story of an encounter between two extraordinary individuals who cannot comply to social norms. The offensive habits of the one call for the other's monstrosity.
Instead of criticizing any type of behavior there's an acceptance of individual aberrations. Any companionship can find harmony. A character like old Gremio, for instance might appear unbearably salacious to most yet finds a charming companion, and Pétruchio, a boorish lout, finds a match in Katarina. The most ideal union is no doubt the charming couple of polite Lucentio and beautiful Bianca. But all this is but a facade. The most unlikely couple might actually be the happiest. In Shakespeare, there is always a disapproving look that is just as revelatory.
I'm eager to see how the dancers will cope and find compatibility. Individual characters can of course be found quite easily, but creating the necessary chemistry and the right balance between extremely different roles isn't an easy feat. That is exactly what has always appealed to me in narrative pieces: achieving a coherent and thereby credible show with a clear structure. It's a rewarding experience.

It must take effort to not overdramatize.
Augustin has done a great job ensuring we steer clear of cliches. The characters' choreographies rather than their looks express personalities. Love, physical attraction, and everything else is expressed poetically through ballet. Shakespeare put it all in words. It's up to us to let bodies speak.
Achieving the subtle balance between emotions and the intellect is a challenge that can be done with Shostakovich. His extraordinary music goes from incredibly dramatic, even tragic, to lighthearted and entertaining. The range is astonishing. This is precisely what I wish to bring to life in the play. There might be a little more dramatic tension than in the original, but it is definitely a comedy.
I always try to inject a small dose of humor and lightness in my shows. It becomes easier with age to be light. Youth needs tragedy and tends to emphasize the world's brutality. It's like telling stories to children: they can enjoy cruelty while intuitively understanding what is real.

So gaining distance by taking a little step to the side can provide greater insight, is that right?
Yes. It isn't always easy to keep a distance, but it is necessary. Just a quick little step to the side … (smiles)